

Lettre aux Amis de Saint-Cyr Coëtquidan

Association fondée en 1927

Avril 2018



Homage au colonel Arnaud Beltrame
Commandeur de la Légion d'Honneur,
Major et porte drapeau de la promotion
1999-2001 "Campagne d'Italie" de l'EMIA
© ESCC-EMIA

SOMMAIRE

- Éditorial de monsieur Marwan Lahoud, président de l'association 2
- "Propos sur le commandement", article du général Labuze, 3
commandant des écoles de Saint-cyr Coëtquidan
- Présentation du 4ème bataillon, 7
formateur d'un grand nombre d'officiers de réserve



Association loi 1901 reconnue d'utilité publique
par décret du 7 mai 1931

7 rue Guersant 75017 Paris

☎ : 01 45 74 02 14

✉ : amissteyrcoet@wanadoo.fr

🌐 : <http://amissteyrcoet.fr>

Éditorial du président

Chers amis adhérents,



Comme tous les français, avec l'ensemble des adhérents de l'association des amis de Saint-Cyr Coëtquidan, je m'associe à l'hommage national rendu au Colonel Arnaud Beltrame, lâchement assassiné par un preneur d'otages islamiste. L'acte héroïque de notre camarade, major de la Promotion EMIA 1999 – 2001 baptisée « Campagne d'Italie », nous a tous laissés sans voix. Il est resté fidèle à la devise de son école « Le travail pour loi, l'honneur comme guide ». Voilà qu'un jeune officier, à l'ère de l'individualisme 3.0, bouleverse par son acte ultime d'altruisme tous les systèmes de réflexion. En fait, dans la meilleure tradition des officiers de l'armée française formés à Coëtquidan, il a donné sa vie pour la défense de ses concitoyens. Il a fait sienne de la plus belle des manières, la vertu énoncée par Napoléon il y a deux siècles : « la première des vertus est le dévouement à la Patrie ».

Sans aucun doute, Arnaud Beltrame est un exemple pour les officiers formés à Coëtquidan. Dans les hommages innombrables adressés au colonel Beltrame, je ne retiendrai que celui d'un de ses sous-officiers : « moi, je n'ai pas perdu un héros, j'ai perdu un chef ». Comme en écho de cet événement qui a profondément marqué les Français en général et les militaires en particulier, le Général Labuze, commandant les écoles de Saint-Cyr Coëtquidan, nous livre sa vision du commandement, telle qu'il l'aura mise en pratique tout au long de ses années d'exercice de son métier d'officier. C'est l'occasion pour lui de transmettre ses valeurs et son expérience aux élèves-officiers. Enfin, nous avons également choisi de consacrer une large part de ce numéro à la formation des futurs officiers de réserve qui constituent actuellement le 4ème bataillon. Une promotion méconnue de spécialistes dans de nombreux domaines, qui regroupe pourtant le contingent d'officiers de loin le plus important en effectif, avec près de 1500 stagiaires formés chaque année. Dans ce dossier, vous découvrirez les parcours déjà brillants des élèves de ce bataillon qui recevront, durant l'année, l'indispensable formation militaire nécessaire pour le bon exercice de leur futur métier, au sein de l'armée de terre.

Avec l'assurance de mon engagement au service des Ecoles de Saint-Cyr Coëtquidan.

Marwan Lahoud

Propos sur le commandement

Propos tirés de la postface de L'art de commander selon André Maurois, ouvrage publié chez Nuvis in 2017, par le général François Labuze, commandant les écoles de Saint-cyr - Coëtquidan.

Je remercie l'Association des Amis de Saint-Cyr Coëtquidan qui m'offre l'opportunité de m'exprimer sur le commandement et ainsi de relayer ce à quoi je crois profondément et que je transmets à mes cadres et nos futurs officiers. Le commandement est synonyme de dialogue, d'exigence, de fraternité et consiste à montrer le chemin.

Le commandement est un dialogue avec soi-même car le chef doit se connaître, mais aussi se remettre en question et surtout douter et réfléchir à son engagement, à ses actions.

Il y a d'abord la nécessité de se connaître. La connaissance de soi-même vient avec l'expérience mais le processus peut être accéléré par l'introspection et utilisé à bon escient grâce à l'humilité, la lucidité et l'honnêteté. Un chef impulsif a par exemple tout intérêt à savoir au plus tôt qu'il l'est. Ce trait de caractère pourra tantôt être utilisé ou contrôlé selon qu'il s'agit de donner l'élan ou au contraire de temporiser. Et surtout, si la sagesse de l'expérience n'est pas interrogée, elle encourage le conformisme, assèche l'esprit et interdit les initiatives.

La nécessité de se remettre en question va de pair avec la connaissance de soi-même. Le questionnement est en effet un signe d'intelligence. Si, dans certaines situations, la certitude est un besoin pour le regard des subordon-

nés, le questionnement est une nécessité pour le chef. Le commandement militaire, qui touche au mystère de la mort, ramène sans cesse l'homme d'armes au dépouillement, au dialogue intérieur. Mon âme commande-t-elle mon corps ? Est-elle tendue vers le bien ? Ai-je pris le temps de la réflexion ? La réflexion intérieure donne une certaine gravité au chef. Ce que ses hommes recherchent surtout en lui, c'est la force d'âme, l'assurance qu'il aura soigneusement pesé la situation et qu'il restera debout lorsque tout s'effondrera autour d'eux. L'art du commandement est donc, de prime abord, un combat intérieur et l'officier commande avec ses faiblesses qu'il doit connaître. C'est lorsqu'il se fait homme que le chef est suivi. Sur ses épaules pèse une responsabilité. Au cours de la veillée d'armes qui précède la bataille d'Azincourt, un officier rappelle à Henri V : « si la cause est injuste, le roi lui-même a un terrible compte à rendre, lorsque toutes ces jambes, ces bras et ces têtes, qui auront été coupés dans une bataille, se rejoindront au jour du jugement, et lui crieront : Nous sommes morts à tel endroit ».

Ainsi le doute n'affaiblit pas le chef ; bien au contraire, il le renforce quand ce doute n'est qu'une étape de la réflexion, de la décision. Il faut douter avant. L'incompétence alimente le mauvais doute, celui qui survient au moment

inoportun, à l'instant où il faut décider. A l'inverse, la compétence nourrit le bon doute. En opération, un lieutenant français, chef du peloton de tête d'une colonne blindée, a traversé à vive allure plusieurs carrefours avec ses blindés légers, poussé par son chef à atteindre le plus vite possible le cœur d'un quartier. Il a soudain donné l'ordre à la colonne de stopper à l'approche du carrefour suivant, mû par un doute, une intuition soudaine. L'observation de ce carrefour a révélé un, puis deux, puis trois blindés lourds embusqués. Le lieutenant a fait détruire ces chars qui auraient pu pulvériser ses véhicules de tête s'il avait franchi ce énième carrefour comme les autres, puis a repris sa progression pour accomplir sa mission. Ce lieutenant s'est longuement interrogé sur l'origine de ce doute, de cette intuition salvatrice. Il est arrivé à la conclusion que la configuration des lieux était idéale pour une embuscade et qu'il aurait lui-même choisi ce carrefour pour tendre ce type de piège. L'intuition qui l'a guidé ce jour-là n'était que le fruit inconscient et soudain d'un travail assidu, d'une étude approfondie des méthodes et techniques de l'embuscade. Le doute l'a sauvé et ce doute était le fruit de ses compétences.

Au-delà du doute, le chef se doit également de réfléchir en permanence à son engagement, ses actions. Il faut par exemple se préparer au cas de conscience pour ne pas être inhibé le moment venu. Un cas de conscience, c'est une situation qui place l'être humain face à une difficulté, qui ne peut être levée qu'au profit d'une concession

à notre engagement éthique et moral. Le cas de conscience est donc un cas pour lequel il n'y a pas de bonnes solutions, mais seulement des risques et des solutions qui heurtent notre conscience morale. Quand le cas de conscience survient, avec la question « que faire ? », la réflexion préalable facilite la décision et en minimise l'attente. Ce moment d'incertitude, où l'on hésite entre plusieurs solutions dont on devine que les conséquences engagent durablement sa propre vie, ce moment de la délibération est un moment extraordinaire, où l'homme fait la découverte de sa propre liberté. Jules Lequier, philosophe français du XIXe siècle affirmait : « Quand l'homme délibère, Dieu attend ». Cette formule montre bien ce moment de vertige, où l'homme prend conscience de sa solitude. Le rôle de chef est périlleux. L'exercer, c'est accepter d'assumer les risques inhérents au fait de décider : l'impopularité, l'échec ou bien encore le déshonneur. Ce sont les revers de la responsabilité. Il faut doublement s'y préparer. D'abord en réfléchissant aux différents cas de conscience auxquels on peut être confrontés, ensuite en acceptant par avance les risques.

Ce dialogue avec soi-même renforce le chef. Il lui permet de choisir opportunément entre la certitude et le questionnement ; il permet la prudence, de voir les écueils pour les éviter, mais aussi l'audace, de foncer par instinct car « dans toute bataille, dans toute affaire, il existe une occasion, parfois très fugitive, d'être vainqueur ». Il lui offre un juste équilibre entre le cœur et la raison,

entre l'exigence et la bienveillance ; il permet d'être à la fois chef et philosophe, de faire preuve de témérité, de panache mais aussi de sagesse ; « l'ignorant affirme, le savant doute, le sage réfléchit ».

Mais le commandement revêt une seconde dimension, celle du dialogue avec autrui. Celui-ci passe par l'écoute, l'information et la participation qui permettent de mieux décider et d'obtenir une meilleure adhésion.

Le chef militaire n'est pas seul et l'organisation hiérarchique du commandement a toujours cohabité avec l'usage ancien d'écouter ses subordonnés. Le Maréchal de Belle-Isle écrivait à ce propos : « Ayez pour les anciens capitaines des égards marqués, consultez-les fréquemment, témoignez-leur de l'amitié et de la confiance ». Le commandement ne s'exerce pas « à sens unique ».

Commander, c'est exiger beaucoup, tout en informant ses troupes. En 1693, Duguay-Trouin dû faire montre d'une grande habileté afin de convaincre son équipage épuisé de rester en mer. Il écrit : « Quand je me vis pressé, j'assemblai tous mes gens, et les ayant harangués de mon mieux, je les engageai, moitié par douceur, moitié par autorité, à me donner encore huit jours, et à consentir qu'on diminuât le tiers de leur ration ordinaire ». Cette anecdote nous permet de comprendre les raisons pour lesquelles le commandement à la française privilégie un style sans raideur. Cela signifie-t-il que le commandement doit se dissoudre dans la familiarité ? Nullement, car après une courte délibération, il faudra décider plus hardiment que l'en-

nemi. La décision sera mieux comprise et exécutée si le chef tient au courant ses hommes dès le début de la préparation d'une action. L'information est un facteur d'efficacité car elle renforce la compréhension et l'adhésion et permet en outre de limiter l'inévitable perte d'information due aux échelons hiérarchiques.

Enfin la participation se présente comme la synthèse de l'écoute et de l'information. Elle consiste à la fois, à faire participer ses subordonnés à la recherche d'une solution et à leur consentir de l'autonomie. Elle permet donc à chacun de remplir pleinement son rôle et représente en ce sens la vraie discipline. Etre discipliné, n'empêche en rien le dialogue entre un chef et un subordonné bien au contraire. A ce propos le maréchal Foch écrivait dans Des principes de la guerre : « être discipliné ne veut pas dire qu'on ne commet pas de fautes contre la discipline. Cette définition pourrait suffire à l'homme de troupe, peut-être ; elle est absolument insuffisante pour un chef, placé à un quelconque échelon de la hiérarchie, à plus forte raison, pour ceux qui en prennent les premiers rangs. Etre discipliné ne veut pas dire davantage qu'on exécute les ordres reçus seulement dans la mesure qui paraît convenable, juste, rationnelle, possible, mais bien qu'on entre franchement dans la pensée, dans les vues du chef qui a ordonné, et qu'on en prend tous les moyens humainement praticables pour lui donner satisfaction. Etre discipliné ne veut pas dire encore se taire ou ne faire que ce que l'on croit pouvoir entreprendre sans se compromettre, l'art d'éviter les responsabilités

mais agir dans le sens des ordres reçus, et pour cela, trouver dans son esprit, par la recherche, par la réflexion, la possibilité de réaliser les ordres, dans son caractère, l'énergie d'assumer les risques qu'en comporte l'exécution. La paresse de l'esprit mène à l'indiscipline, comme à l'insubordination ».

Le dialogue avec soi-même et avec autrui est donc un des fondements de l'autorité.

Il est d'autant plus nécessaire qu'il permet également au chef de s'interroger sur son commandement, d'en discuter avec autrui pour ainsi l'affermir tout au long de sa carrière. Un dialogue entre un « vieux et un jeune chef » ferait sans doute ressortir que le commandement est d'abord une question d'exigence et de fraternité et consiste à montrer le chemin.

Commander est affaire d'exigence envers ses hommes mais surtout envers soi-même. Une vie de chef est une vie de défis tout au long de la carrière. Cette exigence est d'abord physique pour être avec, si possible devant, ses Soldats ; elle est aussi intellectuelle et professionnelle pour être à la hauteur ; elle est enfin morale pour incarner l'image de la droiture et de l'exemplarité.

La fraternité va de pair avec l'exigence. C'est un des plus beaux présents d'une vie ; elle a un nom, l'esprit de corps ; elle se forge dans les épreuves, dans l'attention et la considération portées à ses hommes. La première responsabilité d'un chef est ainsi de les connaître, de s'en occuper comme ses propres enfants ; elle a un

emblème, le drapeau avec ses plis de sang, son parfum d'héroïsme ; elle est sans limite, allant jusqu'au don de soi.

L'exigence et la fraternité facilitent le commandement et guident le chef vers la seule façon de commander qui est de montrer le chemin dans tous les domaines. Si le vieux chef avait un conseil à donner aux futurs chefs, ce serait en substance celui-là. Commander c'est dire et surtout pouvoir dire « faites comme moi, suivez-moi ». Pour cela il faut comprendre son environnement pour ne pas se tromper de chemin, maîtriser son métier pour ne pas faire d'erreur professionnelle, mais surtout connaître ses Soldats et s'en occuper pour être suivis, être exemplaire et au contact, devant, avec. Le vieux chef conseillerait que cette maxime « faites comme moi, suivez-moi » et ce triptyque « comprendre son environnement, maîtriser son métier mais surtout connaître ses Soldats et s'en occuper », servent de guide tout au long de la carrière. C'est un défi quotidien, c'est l'exigence évoquée précédemment et c'est comme cela que l'on crée l'indispensable fraternité. Etre un chef c'est avoir les jambes pour être devant et avec ses hommes, c'est avoir la tête pour maîtriser son métier et comprendre son environnement, mais c'est surtout avoir le cœur pour respecter, considérer, aimer ses hommes et autrui.

Général François Labuze
Commandant des écoles de
Saint-Cyr Coëtquidan

Présentation du 4^{ème} bataillon, le plus grand contingent d'officiers

Le 4^{ème} bataillon de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr forme chaque année ingénieurs, pilotes de l'armée de terre, élèves des grandes écoles, futurs commissaires des armées... Cette année, 1413 élèves officiers et stagiaires du 4^{ème} bataillon recevront leur enseignement militaire.



Le 4^{ème} bataillon de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr a pour mission de former un large panel d'officiers. Parmi eux figurent cadres sous contrat, réservistes, élèves des grandes écoles militaires et civiles comme Polytechnique ou HEC. Pour cela, de nombreux stages y sont conduits durant toute l'année. L'ensemble de ces cursus concourt aux mêmes objectifs : inculquer un comportement d'officier à des hommes et des femmes qui seront des cadres de la Nation, en vue de leur apprendre à commander. En s'appuyant sur les fondamentaux du métier des armes, l'enseignement permet de forger des personnalités fortes et des caractères de chefs et de décideurs qui les préparent à leurs responsabilités futures. Ainsi, la connaissance de soi, la prise de décision dans des situa-

tions complexes et éprouvantes et le sens du service de la France sont trois aspects particulièrement développés au cours de leurs séjours aux écoles de Saint-Cyr Coëtquidan. L'apprentissage de l'effort procède de la formation physique, au travers d'activités sportives variées, de plus en plus exigeantes et rythmées par plusieurs stages d'aguerrissement à dominante commando. Il a pour but de faire acquérir l'endurance et l'appétit à durer. La formation militaire consiste en l'acquisition de connaissances tactiques, enseignées et entretenues de façon pragmatique dans un environnement réaliste et par des mises en situation de responsabilité. Même si le bataillon est celui des stages courts et divers, son cœur de métier est bien la formation des trois filières d'officiers sous contrat.

Les principales filières de formation

Les officiers sous contrat « pilote » (OSC-P)

Les officiers sous contrat "pilotes" reçoivent leur formation initiale au bataillon avant de rejoindre l'école d'application de l'aviation légère de l'armée de Terre de Dax. D'une durée de dix-neuf semaines, cette formation militaire et humaine fait alterner instruction théorique et période d'entraînement sur le terrain pour amener les stagiaires au niveau chef de section "PROTERRE".



La formation comprend également une semaine d'aguerrissement au Fort de Penthièvre suivie d'un raid.

Les officiers sous contrat « spécialiste » (OSC-S)

Pourvus de diplômes universitaires reconnus, les OSC-S sont recrutés au titre d'une première expérience professionnelle et ont vocation à tenir un poste spécialisé à responsabilités. Ils reçoivent une formation initiale d'une durée de quatorze semaines. Cette formation militaire et humaine fait alterner instruction théorique et période d'entraînement sur le terrain pour ame-

ner les stagiaires à acquérir de bonnes connaissances dans le domaine du combat "PROTERRE". Elle comprend également une semaine d'aguerrissement au Fort de Penthièvre suivie d'un raid. Durant ces quelques semaines, les élèves-officiers apprennent à être des chefs qui, au-delà de leurs fonctions organiques, seront des officiers aptes à servir les armes de la France.

Les autres stages

Le 4^{ème} bataillon assure également la formation militaire des élèves-officiers polytechniciens (EOX), ingénieurs militaires d'infrastructure (IMI), ingénieurs des études et techniques d'armement (IETA), stagiaires des partenariats des grandes écoles (PGE), stagiaires des préparations militaires supérieures (PMS), des officiers de réserve du Service du Commissariat des Armées à Ancrage Santé (ORSCA AS) et des formations initiales des

officiers de réserve semi-direct, commandement, état-major (FIOR SD, CDT, EM), et participe par ailleurs à la formation des élèves-officiers de la Gendarmerie nationale (EOGN). Soit 1413 élèves officiers qui viennent se former au 4^{ème} bataillon. Cette richesse humaine en fait le premier pourvoyeur d'officiers des Armées en général et de l'Armée de Terre en particulier.

Les officiers sous contrat « encadrement » (OSC-E)

Recrutés au titre d'une fonction opérationnelle, les officiers sous contrat « encadrement » suivent une formation initiale du niveau chef de groupe, puis chef de section en sept mois et demi. À l'instar de leurs camarades saint-cyriens et officiers de recrutement semi-directs, ils sont destinés à être les futurs chefs de section ou de peloton des régiments et bataillons de l'armée de Terre. C'est pourquoi le commandement est au cœur de leur formation. Celle-ci fait alterner les périodes d'instruction théorique et pratique sur le camp de Coëtquidan avec des séquences de mise en pratique sur le terrain. Un module est consacré à l'apprentissage du niveau moniteur d'instruction sur le tir de combat (ISTC). Lors d'une manœuvre en terrain libre d'une semaine, les élèves-officiers sont mis en situation de responsabilité à la tête de sections provenant de formations de l'armée de Terre dans le cadre d'un partenariat passé entre les écoles de Saint-

Cyr - Coëtquidan et les forces terrestres. Dans le domaine de l'aguerrissement, les élèves-officiers accomplissent un stage d'une semaine au Fort de Penthièvre et suivent le stage de « moniteur des techniques commando » au centre national d'entraînement commando (CNEC). Ce stage se déroule sur les sites de Collioure et de Montlouis pendant quatre semaines, durant lesquelles les élèves-officiers suivent notamment la formation de directeur de mise en œuvre des explosifs. Ils sont ensuite affectés un peu plus de deux mois en régiment pour acquérir une expérience du corps de troupe et mettre en œuvre les acquis de la formation initiale. Au terme de cette première année de service, ils signent un contrat de dix ans et rejoignent l'école d'application de la fonction opérationnelle retenue lors de leur recrutement. En fin de scolarité et selon leur classement, ils choisissent le régiment dans lequel ils exerceront leurs premières responsabilités de commandement.

Effectifs prévisionnels 2017-2018

OSC-E:	166
OSC-S:	150
OSC-P:	30
CDS PROTERRE OSC-P	60
CDS PROTERRE RÉSERVE	150
EOX-IMI-IETA:	130
EOGN:	140
PGE:	32
ORSCA AS:	20
FIOR SD:	120
FIOR CDT:	30
FIOR EM:	30
PMS:	120
MAISON MERE:	235

1413 élèves officiers
et stagiaires

L'histoire du 4^{ème} bataillon

Créé en 1875, par la loi du 13 mars, le corps des officiers de réserve devait répondre aux besoins d'une armée de conscription.

Lors de la Première Guerre mondiale, l'officier de réserve est le symbole de l'union entre le peuple français et son armée. Au cours du conflit, les officiers saint-cyriens montés au front en casoars et gants blancs conformément au « serment de 14 » sont décimés. L'armée manque alors de chefs. Ce sont les officiers de réserve qui vont héroïquement prendre le relais. En 1919, l'instruction des officiers de réserve revient aux écoles des élèves-officiers d'active de Saint-Maixent et de Saint-Cyr.

Grâce à leur courage et à leur comportement pendant la guerre, le bataillon des élèves-officiers de réserve (EOR) présent à Saint-Cyr est rattaché à l'école spéciale militaire. Depuis lors, les cadres portent le grand uniforme. Cette jonction est officielle en 1931 et le bataillon EOR prend le nom de "3^{ème} bataillon de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr". L'année suivante, de manière à symboliser cette intégration à la vie de l'école, un EOR est présent dans la garde au drapeau.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, en 1940, 35 promotions d'EOR sortent des deux écoles, soit un total de 1400 officiers de réserve dont beaucoup donneront leur vie pour défendre la patrie. De 1940 à 1942, les écoles de Saint-Cyr et de Saint-

Maixent, repliées à Aix-en-Provence, ne forment plus que les élèves-officiers actifs pour l'armée d'armistice.

Le 4 décembre 1942, est créée à Cherchell, en Algérie, une école d'élèves aspirants (EEA). Il faut répondre aux besoins des forces françaises en opérations en prenant la relève de Saint-Cyr et des autres écoles de métropole. L'EEA devient l'école militaire interarmes (EMIA) le 13 décembre 1944. L'EMIA rejoint Coëtquidan le 5 juin 1945, mais les élèves-officiers de réserve restent à l'école de Cherchell qui continue à assurer la formation des EOR. 400 officiers de réserve prennent ainsi une part active au conflit indochinois et à la guerre d'Algérie. Le 10 mai 1958, l'école prend le nom d'école militaire d'infanterie (EMI) et reçoit son nouveau drapeau le 14 juillet de la même année.

L'indépendance de l'Algérie, en 1962, marque la fin de la formation des EOR au sein de l'école de Cherchell. Chacune des écoles d'armes assure désormais la formation de ses EOR. L'EMI s'est installée à Montpellier où elle continue à former tous les EOR d'infanterie jusqu'en 1967. À cette date, on distingue les besoins de l'infanterie mécanisée et motorisée.



La première catégorie reste à Montpellier tandis que la seconde rejoint Coëtquidan. Le PC du bataillon s'installe alors dans le bâtiment de l'ancien musée de Saint-Cyr. Il devient ainsi le « bataillon EOR d'infanterie » et adopte la devise : « l'audace de servir ». À partir de 1982, la scolarité de l'ESM est portée à trois ans. Le bataillon EOR d'infanterie se constitue comme un bataillon à part entière, le quatrième, qui est dénommée « bataillon EOR ». C'est aussi à partir de cette date qu'est institué un nouveau mode de formation initiale : les élèves-officiers d'active (EOA) du troisième bataillon de l'ESM et les EOR incorporés en septembre effectuent ensemble leurs premiers mois de scolarité. Cela s'appelle l'amalgame. À la rentrée 1985, trois filières sont créées : la filière F1 formant des spécialistes, la filière F2 dispensant une formation toutes armes et la filière F3 réservée à des formations spécifiques. Par la suite, les filières F1 et F2 sont regroupées sous l'appellation unique de « voie commandement ». L'ESM 4 forme ainsi en deux mois des EOR destinés à être chef de section après une période d'instruction complémen-

taire dans leur formation d'affectation. Cinq promotions sont ainsi formées. À partir de 1991, le bataillon EOR devient « 4^{ème} bataillon de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr » (ESM 4). De juin 1999 à juillet 2001, ultime changement dans le cycle de formation des EOR, on trouve désormais les EOR/E, encadrement (stage de deux mois) et les EOR/S, spécialistes (stage d'un mois). Cette période marque également un changement important dans le parrainage des promotions. Il n'est en effet plus possible d'attribuer un parrain à chaque promotion (18 par année scolaire en moyenne) et c'est donc un nom unique qui est attribué pour toutes les promotions de l'année.

Avec la suspension de la conscription et la professionnalisation des armées, les officiers sous contrat remplacent les officiers de réserve en situation d'activité (ORSA). Trois filières voient le jour : les officiers sous contrat (OSC) des filières « encadrement », « spécialistes » et « pilotes ». La première promotion OSC à recevoir ses galons, en sabres et tenue « terre de France », est la promotion maréchal Berthier 2001-2002.



Un camp français de Metz à la fin du 19^{ème} siècle

Jacques Jean Raymond BRANET (1915-1969), parrain de la promotion 2017-2018

Licencié en histoire moderne et contemporaine, Jacques Branet suit sa formation d'élève-officier de réserve à Saumur. Aspirant en avril 1937, admis à servir en situation d'activité, il est affecté au 8^{ème} régiment de dragons comme chef de peloton à cheval. Il s'illustre dès les premiers combats en 1939.

Promu lieutenant en 1940 il est fait prisonnier le 26 mai et interné à l'Oflag de Hohenstein. Il s'évade le 27 mars 1941 et gagne la Lituanie. Arrêté par le NKVD, il est interné au Sud de Moscou jusqu'à l'opération Barbarossa à la suite de laquelle la France Libre organise son transfert en Angleterre en septembre 1941 et forme son escadron mixte. Nommé capitaine en mars 1942, il débarque à Suez à la tête de son unité en mai 1943 et rejoint la force « L » du colonel Leclerc. Son unité devient le 3^{ème} escadron du 501^{ème} régiment de chars de combat. Après une phase de préparation au Maroc, il gagne l'Angleterre au sein de la 2^{ème} DB. Il s'illustre tout au long de la campagne de France et mène une action déterminante dans tous les combats qu'il remporte à la tête de son unité. Blessé pendant la libération de Paris, puis, à nouveau durant la campagne d'Alsace, il est affecté à l'état-major de la 2^{ème} DB en novembre 1944 et participe à la campagne d'Allemagne. Promu chef d'escadrons en juin 1945, il est affecté auprès du résident général de France en Tunisie et prend en mars 1947

les fonctions de chef du cabinet militaire. Commandant du 7^{ème} régiment de cuirassiers en décembre 1951, il est admis à l'école supérieure de Guerre en 1953. Lieutenant-colonel en février 1956, Jacques Branet entre au cabinet



de Maurice Bourgès - Maunoury puis à celui de Robert Lacoste, ministre résident en Algérie.

A partir d'août 1957, il commande en Algérie le 5^{ème} régiment de spahis algériens. En juillet 1958, il est détaché à l'état-major particulier du général de Gaulle, à la Présidence du Conseil. Colonel en octobre 1959, il retourne en Algérie à la tête du 6^{ème} régiment de spahis de juin 1960 à septembre 1961. Auditeur du CHEM et de l'IHEDN en 1962, il est nommé adjoint au général gouverneur militaire de Paris et commandant la 1^{ère} région en 1963. Contraint de quitter le service actif, pour de graves raisons de santé, il est admis en 2^{ème} section avec le grade de général de brigade en février 1966. Jacques Branet est décédé au Val de Grâce à Paris le 4 février 1969. Il a été inhumé à Sainte-Hélène-du-Lac en Savoie.

Il est l'auteur de "L'escadron - carnets d'un cavalier" (1968), ouvrage dans lequel il rapporte ses mémoires de la campagne de la Libération.